

Article

« Lettres françaises : roman ... écriture tragique »

Madeleine Marmin

Études françaises, vol. 1, n° 3, 1965, p. 101-106.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036203ar>

DOI: 10.7202/036203ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LETTRES FRANÇAISES

ROMAN ... ÉCRITURE TRAGIQUE

« L'écriture, il ne reste plus que l'écriture, l'écriture seule, qui tâtonne avec ses mots, qui cherche et décrit qui travaille la réalité sans complaisance.¹ »

J. M. G. Le Clézio puise ses mots dans le chaos où tout commence, dans le tohu-bohu du monde, et les mots vont, et peignent et chantent, musique sourde, lancinante, qui éclate en fanfares déchirantes d'angoisse, comme les dernières trompettes avant la fin des temps, et s'apaise dans un silence étale, l'immobilité, le « rien infini ». Écriture tragique qui place l'homme dans un univers volcanique, associé à la vie du monde, aux luttes gigantesques où se rejoignent l'infini et le néant, là où tout se désagrège et se crée, dans la fatigue, la sueur, la fièvre.

Comment situer les neuf récits qui composent *la Fièvre* de Le Clézio ? Sans doute par certains procédés appartiennent-ils à l'école nouvelle du roman : présence obsédante des objets auxquels on se heurte sans cesse ; ils captent l'attention, la retiennent, entraînent l'imagination dans le temps et hors du temps, qu'ils soient caillou, billet de banque, grain de sable ou regard ; découpages d'articles de journaux, cartes postales, affiches, « collages » de « morceaux de monde », vastes plans nus, œil-caméra qui prend, suit et ne lâche plus. Mais il ne s'agit pas de simples *Instantanés*, ni de perspectives de géomètre, ou d'habileté de composition par plans successifs. Ce qui n'aurait pu être qu'un inventaire de bruits, de « choses vues », un bric-à-brac de notations sensorielles, devient hymne ou plus exactement peut-être épopée du monde.

Neuf récits, neuf chants, différents sans doute par l'intérêt, par la longueur, forment une vaste suite, disant les vies secrètes, les vies

1. J. M. G. Le Clézio, *la Fièvre*, Gallimard, 1965, 230 p.

cachées, drames de la nature, bouillonnements enfiévrés où se jouent des destins, pour mener au froid final, unique et dernière sensation, quand tout le reste a disparu, pensée, souvenir ... « J'ai froid ».

« Je tremble, je frissonne », cette fièvre de Phèdre secoue la nature entière car « le monde était une bête malade »; « la douleur, la fatigue, le sommeil qui arrive sont des passions aussi fortes et aussi désespérantes que l'amour, la torture, la haine ou la mort ... Le monde des sensations nous assaille il faut faire attention ». A la fois actifs et passifs nous allons être entraînés dans une errance sans but, mais lucide, mais attentive, « nos peaux, nos yeux, nos oreilles, nos nez, nos langues emmagasinent tous les jours des millions de sensations dont pas une n'est oubliée ». Témoins et acteurs au même titre que les personnages eux-mêmes, nous voici devenus tour à tour Roch frissonnant de fièvre, Beaumont faisant « connaissance avec sa douleur », l'homme qui marche, celui qui découvre la vie, Martin le mystique, Joseph devant la mort. Nous voici, champ réceptif à tout ce qui est inscrit dans la vie, rattachés au cosmos, entraînés dans le tout et pourtant isolés, terriblement seuls. Chacun porte en lui son angoisse, sa peur; c'est en vain que l'on appelle, à l'autre bout du téléphone, la voix répond: « Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous ». Et l'homme devient sa douleur, l'homme « de dedans la dent », « retourné à l'intérieur de lui-même ». Le héros de *Le Clézio* prend connaissance de soi par une sorte d'auto-auscultation. Raison, passions, joie, peine, sentiments n'existent plus; restent les sensations: il écoute le rythme de ses artères, suit le tressaillement de ses entrailles, le flux nerveux au long de sa moelle épinière. Sans tricherie, honnêtement, il prend aussi connaissance et en même temps possession du monde, « voir tout », « vivre tout ». Il épie, pour la vivre, la vie secrète, la vie cachée, car « les montagnes sont des êtres vivants, elles ont des corps » aussi bien que l'homme.

De même que sous le pinceau de Renoir la femme devient coquelicot, rose, jardin ou prairie dans le flamboiement intense de l'été, l'être humain devient objet, « muraille circulaire », avion supersonique ou coque de bateau, tandis que les autos ont « un repli de chair solide », laissent échapper des vagues de fumée « comme des nappes de sang ». Les choses exercent leur emprise sur l'homme: « l'air écarta les parois serrées des fosses nasales, s'enfonça dans ses pousmons avec la violence d'un épieu ».

L'homme n'est plus le seigneur et maître du monde, il n'est qu'un élément du monde. Bien posées à plat, toutes choses prennent un instant l'aspect d'un ensemble harmonieux, et pourtant de toute part sévit la destruction, l'anéantissement. On croit tout saisir, mais cette marche à la connaissance aboutit à un gouffre, nous sommes

« en route vers l'espèce de mort », « année zéro », un désespérant « c'était donc ça la réalité ! »

Martin, grandiose et bouffon, Pascal génial qui, à douze ans, a découvert les mystères de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, au-delà des contingences, vit son extase mystique; retournant le pari il aboutit à cette proposition: « arrivé à ce point est-il important que Dieu n'existe pas » et se murmure pour lui-même « ce qui importe c'est la connaissance la plus parfaite possible de la dimension divine ».

Et le voilà ver de terre qui rampe dans le sable; soudainement perdu, égaré, affolé par le jeu cruel d'enfants lui ayant pris ses lunettes, il est réduit à n'être plus que le « ciron » qu'il tenait il n'y a qu'un instant, glacé dans sa main.

L'homme parti à la découverte d'un monde vivant, eau, rocs, air, ciel, mer, arrive à cette constatation pessimiste: « C'était cela, la vie, c'était cette descente continue vers le néant Tout tombait, l'univers n'était qu'un immense, qu'un extatique engloutissement ». Et pourtant cette vision du monde se faisant et se défaisant est exaltante. « Le monde est vivant Il faut vivre avec lui, comme ça, tous les jours, couchés la joue contre le sol, l'oreille aux aguets les nerfs plongés jusque dans la terre comme des racines ... il faut boire longtemps à sa source de vie et de mort, et rester invincibles ». Après la fièvre, malgré tout, vient la sérénité lorsque est retrouvé le rythme, « l'harmonie avec les gouttes d'eau ».

Le livre est-il bien écrit, mal écrit ? Les mots se bousculent, la syntaxe chavire, mais il arrive un moment où la perfection stylistique, la recherche de l'art ne signifient plus guère. La pensée est entraînée par un torrent de glace et de feu qui déferle emportant tout sur son passage, et laisse une vie figée, une pétrification grandiose.

*

* *

Le monde tragique de Francis Jeanson² est beaucoup plus modeste, il se réduit à l'univers du couple. Bourgeois jusque dans ses écarts de langage choisis non sans une certaine délectation, intellectuel, de gauche précise-t-il (mais que vient faire ici une telle étiquette politique ?), sentencieux comme un professeur honoraire, le héros (ou l'auteur) parle, disserte, s'écoute avec ivresse. La plume d'or de son stylo glisse sans à-coups sur un beau papier glacé. Un monde harmonieux, organisé, facile, des loisirs, des revenus suffisants lui permettent de jouer les séducteurs auprès de femmes, belles

2. Francis Jeanson, *Lettre aux femmes*, éditions du Seuil, 1965, 190 p.

naturellement (pourquoi s'occuper des laides, il y en a tant de jolies !), entre le XVI^e arrondissement, quelque campagne confortable et la Côte d'Azur !

Fort de son expérience personnelle, un mariage raté, un autre qu'il veut réussi, Vincent envoie, avec des fleurs, son message aux femmes. Une correspondance se poursuit d'avril à septembre à l'adresse de Marie-Anne, muette, et pourtant étrangement présente, dont il veut le bonheur à tout prix.

Une voix, une seule se fait entendre, déployant des charmes infinis de séduction, enveloppante, souveraine, sûre de sa vérité; mais acide, grinçante, irritante même au point de donner envie de fermer le livre. Et pourtant le livre se lit. Peu à peu, par approches successives, pour ne pas effaroucher la gent féminine, les idées s'organisent à la lumière de la pensée de Jean-Paul Sartre. Des silhouettes se dessinent, un drame se noue et se dénoue.

Dans un monde où « les éléments ont une valeur, non une valeur en soi », mais où « ils signifient, ils symbolisent un certain mode d'être avec lequel nous sommes plus ou moins en consonance, il convient de définir les rapports des choses entre elles, les rapports entre les êtres ». Or l'homme et la femme se dressent l'un contre l'autre, faute de se comprendre. Comment donc organiser « la mise en place » de l'un et de l'autre ? Chacun des deux antagonistes revendique son droit au bonheur, qui ne peut être que dans « sa liberté ».

Face à la désagrégation lamentable d'un foyer qui se défait, dans quel sens intervenir ? Deux êtres, qui au fond s'aiment, vivent côte à côte des vies séparées. Lui revendique sa « liberté sexuelle », elle, insatisfaite de sa condition féminine, se sent frustrée, malheureuse, incomprise avec ses problèmes ménagers, ses problèmes sentimentaux, ses revendications. Elle a soif de bonheur « en dehors ou non de la fidélité, en dehors ou non de la morale ». Marie-Anne a pris un amant, mais cela ne résout pas le problème. Elle le quittera d'ailleurs convaincue par Vincent. La situation clarifiée, il faut travailler au rapprochement d'« Annie chérie » et de son mari. Raisons: le bonheur peut-il exister dans la fidélité ? Est-il possible de concilier liberté et fidélité ?

La liberté c'est « ce mouvement selon lequel une conscience se fait exister en refusant de se laisser être, de s'enliser dans une situation donnée », la liberté « un creux toujours futur ». Que la liberté de l'un « au cours d'une expérience progressive rencontre la liberté de l'autre », à condition que l'un et l'autre osent « se reconnaître dans leur différence », s'acceptent l'un donnant l'autre recevant, le malentendu va se dissiper. Soyons convaincus dès le départ d'être alliés et non adversaires, unissons-nous pour poursuivre solidairement la même et capitale recherche, celle du bonheur. On ne peut y

parvenir absolument que si l'on « se comprend », « jusqu'à la chair — jusqu'à l'âme ». La liberté c'est le choix: « J'ai choisi de vivre avec Nora, qui a choisi de vivre avec moi ».

Que la femme soit femme, qu'elle accepte sa féminité, qu'elle manifeste le souci d'aider Bruno « au lieu de faire peser sur lui le poids d'une revendication purement négative » et Bruno se préoccupera de l'« aider », n'ont-ils pas besoin autant l'un et l'autre, de l'un et de l'autre.

La conclusion est belle: « La vie quotidienne est difficile, jalonnée de problèmes, toujours menacée par le malentendu. Mais comment imaginer que l'on « se sacrifie » à l'autre, dès lors qu'on a pu pressentir ensemble la bouleversante possibilité d'une libération commune ? »

Alors pourquoi faut-il que malgré les nobles intentions de l'auteur, malgré des pages fortes et intéressantes, le livre soit irritant ? En dépit du pathos de certaines déclarations enveloppantes: « Femmes, je vous aime ... », le ton est froid, la dialectique artificielle. On reste sous l'impression d'une voix sans harmoniques sortie d'un laboratoire d'essai. La carte de Tendre (et non du Tendre) a été remplacée par une série d'équations algébriques; les séries d'xy et x'y' dans leur scientifico-abstraction ne sont pas loin de faire penser au chlorure de sodium de Monsieur Homais.

L'œuvre dont le caractère autobiographique ne peut être nié demeure imparfaite: elle manque d'humour, de chaleur, de vérité humaine.

*
* *

Que paraisse Balzac, et nous sommes entraînés dans un tourbillon: mouvement, chaleur, verve, truculence, puissance et vie. Personnage tragique au même titre que ses héros, sa biographie par André Maurois³ se lit comme un roman. N'a-t-il pas vécu ses livres avant de les écrire ? Plus que l'écrivain c'est l'homme qui intéresse le biographe, un Balzac presque aussi nu que le Balzac ventripotent sculpté par Rodin. Ses petitesesses et ses grandeurs, ses mesquineries, son gros rire ou son charme le plus délicat, rien n'est laissé dans l'ombre. Le lutteur assoiffé de gloire et d'argent, tenace, acharné, sent son génie et veut réussir. Il rêve, et lance son noir regard ébloui sur un avenir de splendeur. A lui la riche épouse titrée, à lui le Faubourg Saint-Germain, la pairie, l'argent des Rothschild; mais la réalité est tout autre: les héritières se dérobent, les entreprises échouent, les éditeurs paient mal, les créanciers le harcèlent. L'imagination enfante affaires sur affaires; la réalité donne substance aux héros.

3. André Maurois, *Prométhée ou la Vie de Balzac*, Hachette, 1965, 649 p.

L'ouvrage d'André Maurois est soigneusement documenté, suivi d'une bibliographie et d'un index des noms cités. L'aventure balzacienne se déroule comme un drame en quatre actes: La montée, La gloire, La comédie humaine, Le chant du Cygne.

Le plus souvent l'auteur laisse la parole à Balzac et à ses correspondants. Nous pénétrons dans le cercle familial, agité, cocasse, toujours à court d'argent, mais non d'inventions. Toute une époque vit, des silhouettes passent: écrivains, musiciens, femmes du monde, bourgeois du Marais. Est-il possible de trouver meilleure compagnie, plus agréable lecture pour le temps des vacances? Il prend envie après ces heures passées avec Balzac de reprendre la lecture de ses œuvres. Somme toute, le mot de Sacha Guitry à propos du théâtre: « Qu'y a-t-il de nouveau? Molière! » peut convenir au roman: Qu'y a-t-il de nouveau? Balzac!

MADELEINE MARMIN

Collège Marie-de-France, Montréal